

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 53, numéro 4, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1986). Pages de journal. *Assurances*, 53(4), 534–545.  
<https://doi.org/10.7202/1104473ar>

## Pages de journal

par

Gérard Parizeau

5 janvier 1983

534

Pour le Jour de l'An, Alice et Jacques avaient groupé toute la famille autour de nous. Ce fut charmant. Nous étions vingt-quatre autour d'une table animée. Grâce à l'ambiance, j'ai pu prendre part à un échange de vues avec mes enfants et petits-enfants, du moins avec ceux d'entre eux qui m'entouraient. Je suis sorti de là heureux de ce contact nouveau entre des générations qui ont parfois de la difficulté à communiquer entre elles. La conversation n'a pas chômé, dans une atmosphère de joie qu'Alice et Germaine excellent à créer avec le *sourire de grand-mère* et l'aptitude à faire causer les plus timides ou les plus durs à la détente.



\*\*\* prend sa retraite à l'Université McGill. Il aura bientôt soixante-dix ans. Quel curieux homme ! Intelligent, travailleur, esprit fin même, assez cabochard, riche par ses propres moyens avant d'entrer dans la politique, puis à l'Université. Partout où il est passé, il a contribué à briser les équipes dont il faisait partie. Ses armoiries auraient pu porter la mention : "*I am against...*"

Il a profité de son départ pour dire à l'aimable femme qui l'interviewait : « À mon avis, l'homme politique le plus en vue actuellement est R.B., qui a fait une remontée spectaculaire. Il a commis des erreurs, comme moi d'ailleurs, sauf qu'ayant vécu plus longtemps que lui, j'ai eu le loisir d'en faire davantage. . . » Curieux homme, encore une fois, mais sympathique, même si l'on pourrait dire de lui ce qu'on affirmait de Camilien Houde : en politique, il est *strictly unreliable*, c'est-à-dire un homme aux réactions vives, trop souvent inattendues. En somme, s'il était un personnage intéressant, il était,

semble-t-il, *inencadrable* ; ce qui, pour un chef de parti, est un grave défaut, j'imagine.



« Le Paradis à la fin de vos jours », m'a souhaité \*\*\*, comme je sortais de l'immeuble, hier soir, en me rendant à la messe de dix heures. J'ai été touché à nouveau par sa gentillesse de concierge qui reprenait, à mon intention, un voeu qu'autrefois on exprimait au retour de la messe de minuit.

535

Cette fois, nous allions à la messe de vingt-deux heures, qui convient mieux aux vieilles gens de la paroisse de Saint-Léon de Westmount.

Nous avons un nouveau curé, M. Villemure. Il s'est adapté tout de suite au milieu. Il y a mis de l'ordre, en diminuant le nombre des cérémonies qu'il a rendues plus vivantes, plus pieuses. À telle enseigne que ses paroissiens sont revenus, de la première messe célébrée par lui, heureux de l'atmosphère nouvelle et prêts à collaborer. Quant au précédent curé, il s'est retiré, me dit-on, au Grand Séminaire. Il était un homme de bonne volonté et d'un grand dévouement, mais devenu un peu trop âgé pour changer une atmosphère qui en avait un grand besoin.



La Société historique de Montréal se réunissait le vingt-neuf décembre pour la dernière fois de l'année. Voilà une autre société que M. Bruno Harel, p.s.s., a contribué à transformer. À l'occasion de la fin de l'année, il a tenu à nous présenter le Collège de Montréal qui, derrière ses vieux murs, accueille ses élèves depuis plus d'un siècle et demi. Il nous a conduits également à la chapelle du Grand Séminaire, à mon avis le plus beau monument religieux de Montréal. Mais pourquoi, à l'entrée, a-t-on mis une crèche dans le plus pur esprit de ce que l'on appelle le style Saint-Sulpice : statues de plâtre polychromes qui jurent quand, à droite, on regarde l'envolée de la voûte ?

M. Harel nous a donné le budget de construction de la chapelle, qui était de \$64,000, alors qu'elle a coûté \$150,000. Plus du double ; mais quel monument l'architecte Marchand a laissé derrière lui !

M. Harel a parlé aussi de l'étang que rappelle une bien jolie eau-forte de Clarence Gagnon, chez mon amie, Marie Lanctôt. L'endroit est maintenant très négligé, paraît-il. C'est dommage, car c'était un lieu agréable où nous invitait parfois l'abbé Olivier Maurault, à une époque où Germaine et moi le voyions régulièrement. Parfois aussi, nous allions à Oka avec lui. Un jour, il nous a montré le trésor accumulé à travers les siècles, dont une petite vierge en argent était le joyau. C'est la reine de France, Marie Leszczyńska, je crois, qui l'avait donnée à la desserte de la tribu indienne logée à l'Île aux Tourtes d'abord, puis à Oka.

536

**22 janvier**

Arrivée à Nice cet après-midi. Je suis dans la brume. Je le resterai, je le crains, encore quelque temps, tant que je ne me serai pas adapté. Généralement, il me faut une semaine et de longues nuits de sommeil. Cette année, je crois avoir trop demandé à mon organisme avant de quitter Montréal.

**27 janvier**

Notre amie \*\*\* occupe l'appartement à côté du nôtre. Ce sera très agréable pour nous de voir cette charmante femme chaque jour. Elle est distinguée, très fine et remarquablement renseignée, aussi bien en littérature qu'en histoire.

Elle vient de subir une épreuve terrible, qu'elle a surmontée avec un grand courage. Il y a des êtres dont on admire à la fois la culture et la force de caractère.

À quelques reprises, elle m'a donné d'excellents avis sur des textes que je n'hésitais pas à lui soumettre. Je n'en ai pas toujours tenu compte, mais souvent j'ai supprimé, ajouté ou corrigé certains jugements dans le sens qu'elle m'indiquait. Elle n'a jamais voulu que je l'en remercie dans le livre, comme je l'ai fait pour d'autres qui m'avaient piloté dans le dédale de la documentation ou donné de précieux avis, tel Jean-Jacques Lefebvre. Cela me désole, car j'ai toujours tenu à reconnaître ceux qui ont facilité ma tâche d'historien.

**28 janvier**

En lisant *Le Figaro* du 27, je vois que, dans un lycée de Rouen, on a procédé à une enquête auprès des élèves, avec un long questionnaire de quarante-quatre pages, dans lequel on posait les questions

suivantes, entre autres : « As-tu souhaité des rapports amoureux avec ton prof ; les as-tu eus ; as-tu déjà eu des relations sexuelles ; avec plusieurs partenaires ; plus de dix ; quel est le montant des revenus de ton père ; en mai 1981, tu as voté Valéry Giscard d'Estaing ou François Mitterrand ; en politique, as-tu les mêmes idées que tes parents ? »

Le collaborateur du journal, Jacques Malherbe, proteste. Il a raison. Il y a là une intrusion dans la vie individuelle qui est tout simplement odieuse. Qu'auraient dit les socialistes ou les communistes, si on avait posé ces mêmes questions sous le régime précédent ? Ils auraient eu raison de protester, d'autant plus que le long formulaire était rempli pendant les heures de classe. C'est vraiment inimaginable. Il y a là une « incroyable inquisition », conclut l'auteur de l'article. Il a raison.

537



Les attentats sont devenus si fréquents en France que la direction des assurances est intervenue pour forcer les compagnies d'assurance à ajouter à leurs polices les clauses nécessaires pour mettre l'assuré à l'abri, moyennant une surprime. Il serait intéressant de connaître exactement la garantie accordée, qui dépasserait, sans doute, l'assurance ordinaire relative à « l'émeute, le mouvement populaire ou une action concertée d'ordre politique ou non ». Peut-être devons-nous faire de même un jour au Canada, même si déjà notre police n'exclut que les cas de guerre civile ou ce qui s'y apparente.



Mon ami et collègue de la Société royale, Philippe Sylvain, a reçu un exemplaire de mes dernières *Pages de Journal*. Il m'en a remercié, en relevant ce que je dis de Lammenais. Il dégage deux aspects de l'homme : l'ultramontain qu'admiraient l'abbé Raymond, du collège de Saint-Hyacinthe, et Mgr Jacques Lartigue ; et l'autre, fêru de liberté religieuse que suivait Louis-Antoine Dessaulles et dont son oncle, Louis-Joseph Papineau, était l'ami.

J'aime l'intellectuel qu'est Philippe Sylvain, mon collègue de la Société royale du Canada. Avec Maurice Lebel, l'abbé Gérard Dion et Jean-Jacques Lefebvre, c'est celui dont je suis le plus près. Parmi les intellectuels de Québec, j'admirais beaucoup aussi Jean-Charles

Bonenfant et Louis-Philippe Audet. Bien différents, ils manifestaient beaucoup d'intérêt à mes travaux, comme ce grand historien qu'est Marcel Trudel, venu prendre sa retraite à Longueuil, après avoir quitté son enseignement à l'Université d'Ottawa. Je leur en sais gré car, si nous avons les mêmes goûts, nous avons une formation bien différente.

5 février

538

Par suite de la sécheresse, il y a eu récemment de nombreux feux de brousse et de forêt dans l'arrière-pays de Nice. Des centaines d'hectares ont été dévastés. Et même, ô horreur ! « un troupeau de moutons a été carbonisé. On voyait et on entendait les cris misérables de ces pauvres bêtes incapables de fuir et rôties sur place au milieu d'une affreuse galopade », note un correspondant de *Nice-Matin*. Quelle lamentable chose que ces feux dus trop souvent à la négligence et qui détruisent tout, quand la végétation est sèche et s'enflamme facilement. Or, sur la côte, il n'a pas plu depuis novembre. Pour les touristes, il y a là une saison bien agréable, mais pour la forêt et les bêtes, c'est terrible.

Pour éteindre les foyers d'incendie, on emploie des avions-citernes canadiens qui répandent, des airs, l'eau dont ils sont chargés. Il y a également un corps de pompiers volontaires, comme nous avons pu le constater le jour où nous avons déjeuné avec un bon nombre d'entre eux à Entrevaux.



La Bolivie a accepté de livrer Klaus Barbie à la France, qui le réclamait pour lui faire un nouveau procès. Déjà, il avait été condamné par contumace pour son rôle affreux à la tête de la gestapo de Lyon. On l'accuse, en particulier, d'avoir tué Jean Moulin, après l'avoir fait torturer. Déjà, les Israélites étaient allés cueillir Eichmann en Argentine. À mon avis, les Français ont mieux agi en n'ayant pas eux-mêmes enlever Barbie en Bolivie, mais en obtenant qu'on le leur livre. Il est arrivé ce soir, dans un aéroport dont on n'a pas voulu révéler le nom, de crainte que la foule ne le tue elle-même, avec une justice un peu trop expéditive.

Le procès qu'on va tenter à l'ancien officier de la gestapo aura-t-il un aspect politique ? Essaiera-t-on à travers l'accusé d'atteindre d'autres gens – des Français – quelques semaines avant les

élections ? Nous le saurons prochainement. C'est un peu comme cette « liste des cinq mille noms », qu'on prétend avoir découverte ; liste qui comprendrait des gens très en vue ayant envoyé des fonds à l'étranger, par le truchement d'un escroc récemment arrêté en Suisse. S'en servira-t-on partiellement pour des fins politiques ? La liste est-elle authentique ? Là également, il sera intéressant de connaître le résultat de cette nouvelle, lancée dans les journaux ce matin et reprise à la télévision le soir. Un peu plus tard, le silence se fera tout à coup, dans les journaux et à la télévision tout au moins, comme si des instructions avaient été données ou comme s'il s'était agi d'un ragot.

539

**6 février**

Germaine et moi avons été surpris d'entendre André Malraux rappeler à la télévision le souvenir de Jean Moulin, à la cérémonie du Panthéon, il y a quelques années. Une pareille éloquence nous a paru bien dépassée. Cet orateur vibrant, théâtral que nous écoutions, ce n'était pas l'homme dont nous avons aimé l'oeuvre et que nous avons écouté avec tant d'intérêt à Montréal, au moment de la guerre d'Espagne.

**7 février**

Ce matin, les journaux se réjouissent qu'on ait pu mettre la main sur Klaus Barbie, l'homme de la gestapo, et qu'on l'ait logé dans la prison de Lyon où il a fait souffrir tant de gens durant le temps où il y a exercé son autorité. Le procès ne doit pas avoir un aspect politique, dit-on. On doit condamner l'homme pour ses crimes envers l'humanité puisque, après quarante ans, il y a prescription pour les cas individuels.

Dans *Le Figaro*, André Frossard écrit : « Cette plaie mal fermée, faut-il la rouvrir quarante ans plus tard ? La loi ne le veut pas et, à mon avis, elle est sage, même s'il nous en coûte. En revanche, elle veut qu'il y ait des crimes imprescriptibles et qui sont des crimes contre l'humanité ». Il a raison, je crois.



Triptyque. Vu mercredi un film de Wajda sur Danton. S'il est long, puisqu'il dure deux heures et demie, il est intéressant, envoûtant, même s'il s'accompagne d'une musique stridente. Peut-être le

Robespierre du cinéaste est-il trop élégant, trop fin, trop grand seigneur, même si, derrière une façade très soignée, on retrouve l'être sanguinaire que l'histoire a retenu. Le Danton est peut-être aussi trop débraillé, vulgaire à souhait. Il y a beaucoup de cris, de tapage, de hurlements. Et pourquoi montre-t-on ce ruissellement de sang pendant que la guillotine fait son oeuvre ? Il n'en reste pas moins que l'on sort du cinéma conquis une fois de plus par le métier du grand cinéaste polonais qu'est Wajda.

540 Le second volet est une conférence sur une femme qui a vécu à la même époque et qui aurait exercé une certaine influence sur Maximilien Robespierre et sur Camille Desmoulins, jusqu'au moment où les deux disparurent de la scène politique pour faire place au directoire et, plus tard, à Bonaparte. *La petite Suzette*, comme l'appelle le conférencier du C.U.M., est jolie, riche et convaincue d'être en contact avec le Dieu des catholiques. Puis, sous l'influence de ses amis révolutionnaires, elle se croit sinon la déesse Raison, du moins sa servante. Elle est un exemple de cette surexcitation collective qui accompagne toute révolution et qui, en 1789, oppose les clubs de l'époque et se termine dans le sang de beaucoup de leurs membres.

Pour le troisième volet, cet après-midi, samedi, Germaine et moi irons au *Souvenir napoléonien* entendre sa présidente nous parler de Juliette Récamier. Ainsi se trouvera complété le triptyque qui nous aura présenté trois aspects bien différents de la révolution de 1789.



La maison Bombardier s'oriente de plus en plus vers la locomotive diesel. Elle vient, paraît-il, d'en vendre un assez grand nombre à un gouvernement étranger. C'est excellent, mais pourquoi ne songe-t-on pas à électrifier le réseau de l'Ontario et du Québec où l'électricité est en abondance ? Nous n'y pouvons rien, disent les autorités provinciales, car les chemins de fer relèvent du gouvernement fédéral. En électrifiant, ne résoudre-t-on pas partiellement le problème de la force motrice ? Oui, mais on donnerait un dur coup à l'Alberta, d'où vient la plus grande partie de l'approvisionnement en mazout. Et c'est ainsi que, pour ne pas nuire à la principale source canadienne de combustible, on ne fait pas ce que, logiquement, on a réalisé en France ou en Europe. La S.N.C.F. a d'extraordinaires locomotives



fonctionnant à l'électricité, tandis que nous nous arc-boutons sur les hydrocarbures, alors que les provinces de l'est produisent de l'électricité en abondance. Au point d'en exporter de grandes quantités chez nos voisins du sud.

**12 février**

Comme je l'ai noté précédemment, dans un lycée de Rouen, on a remis un questionnaire aux élèves des classes les plus avancées, qui pose les questions les plus précises sur leur attitude, face au problème sexuel. Les parents de Rouen ont protesté avec vigueur. *Le Figaro* rapporte le même fait à Lyon, tout en reproduisant certaines des questions posées aux élèves de deuxième, de première et terminale. En voici quelques-unes : « Dans votre entourage ou pour vous-même, a) prendriez-vous la défense de. . . ? b) Tolérez-vous. . . ? c) Ou condamneriez-vous. . . un mariage entre un homme noir et une femme blanche ? Un mariage entre un homme de cinquante ans et une femme de vingt-cinq ans ? Un mariage entre une femme de cinquante ans et un homme de vingt-cinq ans ? Une liaison homosexuelle féminine ? Une liaison homosexuelle masculine ? Une union libre ? Un mariage entre un fils d'ouvrier et une fille de patron ? Accepteriez-vous un conjoint impuissant ? Êtes-vous pour la contraception ? Êtes-vous pour l'avortement ? Envisagez-vous des rapports sexuels avec votre père ou mère ? »

541

Si l'on voulait dévoyer les enfants, on n'agirait pas autrement. Il est bon de les renseigner, mais il est inacceptable qu'on leur pose de pareilles questions.



Entendu à la télévision des journalistes commenter les mémoires de Claude Mauriac. Certains les critiquaient vertement. À un moment donné, Mauriac admit s'être trompé en agissant comme il l'avait fait, ou en donnant à certains faits une interprétation qu'on jugeait erronée. Il faut être très franc et très simple pour agir ainsi.

Claude Mauriac aimait et admirait son père, même si, parfois, celui-ci était dur pour lui, comme pour les autres.

François Mauriac n'a pas eu que des succès au théâtre, a-t-on rappelé. Ainsi, un jour qu'on avait donné à la scène une de ses pièces, Bernstein le voit à l'entracte et lui dit : « Vous êtes content. . . ? »

L'autre répond : « Moins que vous, n'est-ce pas ? » J'avais lu le mot dans le *Journal d'un journaliste*, de Robert de Saint-Jean ; j'ai aimé l'entendre à nouveau, tant il est amusant et caractéristique d'un esprit incisif.



542

Un procès oppose en ce moment trois officiers supérieurs de l'armée canadienne. N'est-il pas lamentable de les voir se disputer, alors qu'il a été si difficile pour eux d'atteindre le niveau supérieur du commandement dans l'armée canadienne ? Parce que l'un d'eux a voté *oui* au moment du référendum, les deux autres l'ont vertement critiqué. Ils ont prononcé des paroles assez injurieuses pour donner lieu à un procès. La presse s'est régalée de la nouvelle. Mais est-il vrai que la liberté de pensée, dans l'armée, n'existe pas en temps de paix ? Avant de s'exprimer, faut-il se dire « qu'en penseront mes supérieurs » ? Dans le cas présent, même si les propos étaient assez injurieux, valait-il la peine d'étaler toute cette boue ? Cela regarde l'intéressé, dont l'honneur professionnel était en jeu. Mais comme tout cela est bien lamentable !

Cela me rappelle un fait assez curieux que je tiens de mon fils Michel, qui était en stage à Victoria, à l'École militaire de *Royal Roads*. Un jour, il suggère que deux cadets de chaque province racontent un moment de l'histoire de leur province. Comme il avait fait la suggestion, il accepte de parler de Québec, avec son ami Henri Dessaulles. Ils soumettent leur texte à la direction. Des jours passent. Puis, s'amène un haut gradé d'Ottawa qui leur demande s'ils ne pourraient pas mettre de côté la question de la conscription ou tout au moins en atténuer les commentaires. . . Sachant ce que cela voulait dire, ils acceptent de mettre de côté un aspect de l'histoire du Québec qui menaçait de mettre le feu aux poudres. Alors qu'ils ne voulaient que dire la vérité – la leur, évidemment ; ce qui est normal.



Je viens de recevoir du président de la Société historique de Montréal une lettre qui m'a fait plaisir. M. Bruno Harel, p.s.s., m'annonce que son Conseil désire me remettre la médaille de la Société « pour ma contribution aux études historiques ». Je suis heureux de cet hommage rendu à mon oeuvre, que j'ai mise au point à un âge où la plupart de mes amis ne songent qu'à leur retraite et au golf.

Tel ce charmant homme qui, l'autre jour, nous amenait voir les mimosas derrière Cannes, dans ce col du Sisteron qui donne accès à l'arrière-pays et qui, au retour, nous ramène à Mandelieu, au milieu d'un splendide paysage.



Dans mes *Pages de Journal* de 1979, je trouve une note à l'effet que \*\*\* m'a rappelé, un jour, le mot de son père, très jeune, à propos de nos affaires : « L'assurance, dit Jacques, est pour moi un domaine un peu restreint ». Pour comprendre, il faut se reporter à l'époque et se souvenir que l'assurance, pour un économiste, n'était qu'un aspect de l'économie. Ce qui est assez amusant, c'est que depuis, Jacques est devenu ministre des Institutions financières et qu'à ce titre, le contrôle des affaires d'assurances relève de lui. À son arrivée, il a tenu à modifier les structures du service des assurances, afin d'obtenir une collaboration plus précise. Ainsi, le ministère des Institutions financières est administré par un inspecteur général qui a sous ses ordres un surintendant des assurances et un surintendant des sociétés de fiducie et des banques ; ils assurent le contrôle des affaires relevant du ministère.

543



Ce matin, je suis allé entendre M. Jacques Médecin, qui ouvrait officiellement sa campagne à la mairie de Nice. Au *Théâtre de Verdure*, c'est-à-dire sous cette grande tente qu'on appelle le *Chapiteau*, il y avait quelque trois mille cinq cents personnes, venues rendre hommage au député-maire Médecin. Présenté par son adjoint, le maire actuel s'exprime bien, quand il parle des affaires de sa ville. Je ne sais pourquoi, mais en l'écoutant, je pensais au maire de Montréal. Il a les mêmes attitudes, la même certitude d'avoir raison. Il y a cependant entre les deux une différence assez marquée car, si M. Drapeau est le fils de ses oeuvres, Jacques Médecin se réclame fréquemment de son père. Un buste en bronze rappelle l'administration de celui-ci à Nice. Il est dans ce jardin Albert 1<sup>er</sup>, où Germaine va fréquemment s'asseoir au soleil, à l'ombre d'un autre monument rappelant Berlioz, celui-là.

Je pars au milieu des applaudissements chaleureux d'une foule dévouée et enthousiaste, comme à Montréal les petites gens et la bourgeoisie moyenne le sont pour Jean Drapeau. Celui-ci sait

jusqu'où il peut aller. Il obtient la majorité, quand on lui oppose des candidats peu connus entre lesquels le vote se divise. Le maire de Nice est en place, lui, depuis dix-sept ans. À chaque élection, il l'emporte sur les socialistes et les communistes, malgré le chômage et le coût de la vie qui ne cessent de monter. « Je ferai tout pour les faire battre », dira-t-il, un autre jour.



544

À onze heures et quart, messe bien neutre chez les Oblats, où un vieux prêtre dirige le chant collectif, d'une voix chevrotante. Quelle pitié qu'on ne puisse trouver dans la paroisse ou dans la communauté quelques nonnes, nonnettes, moines ou moinillons, qui secoueraient les ouailles, comme le fait à Saint-Léon cette jeune femme à la voix forte et harmonieuse.

Dans l'après-midi, je vais à l'église luthérienne, rue de Vogüe. Le pasteur, Albert Greiner, donne une conférence sur la piété de Martin Luther, un des fondateurs de la religion protestante en Allemagne. À l'orgue, il y a le chanoine Henri Carol de Monaco, qui joue des chorals de Bach. C'est ainsi qu'il nous donne « Notre Père, qui êtes aux cieux », dont les paroles sont de Luther, et « Pare-toi, chère âme ».

*Ignorance is blissed*, disent les anglophones. Et cependant, je n'avais aucune raison d'ignorer la différence qu'on fait en français entre un *choral* – chant religieux, ainsi, les chorals de Luther – et une chorale qui groupe les chanteurs d'une église, par exemple.



Le soir, je reste bien sagement à la chambre. Il est vrai que nous avons droit à un concert d'un autre genre qui troubla notre sommeil : cymbales et grosses caisses, tout y était au cours d'un orage qui laissa derrière lui de la neige. Et dire que nous avons quitté le Canada pour la fuir ! Elle fondra bien vite, dès le lendemain.



M. Charles Hermann était hier le conférencier du Centre universitaire méditerranéen. Il nous a exposé les problèmes de Nice : une population croissante depuis la fin du dix-neuvième siècle, qui atteint le chiffre de sept cent mille âmes. Cela pose un double pro-

blème de logement et de communication avec, dit le conférencier, des subventions de l'État très insuffisantes.

Pour faire face à ses besoins, la ville a dû faire construire des H.L.M. qui, dans l'ensemble, ne sont pas bien beaux. Par ailleurs, si sa population croît rapidement, c'est en partie dû aux gens d'Afrique du Nord qui posent un grave problème d'assimilation. Par contre, les Italiens, les Syriens et les Espagnols sont français à la deuxième génération, semble-t-il, parce que la religion ne s'oppose pas à leur assimilation comme elle le fait dans le cas des Arabes.

Nice est une ville universitaire. Dans sa banlieue, il y a aussi Sofia Antipolis, devenu un centre important, qui groupe des éléments intéressants et dont la nouvelle industrie de pointe est l'enseignement. Nice a une force d'attraction qu'explique le climat surtout. Elle est aussi un centre touristique et un lieu de refuge pour le troisième âge.

545

Les hôtels sont nombreux à Nice, mais les quatre étoiles ont des problèmes d'occupation que le nouveau centre de congrès et l'état du franc contribueront sans doute à régler, comme à Montréal et pour les mêmes raisons.

Adjoint du maire, député pendant de nombreuses années, M. Hermann attire une foule. La salle est remplie. Debout à l'arrière, des gens écoutent cet homme intelligent et disert, qui leur parle de leur ville, de ses problèmes et de ses projets, avec un intérêt réel.

En ce moment, on termine à Nice un nouvel axe nord-sud, qui va doter la ville de parcs et d'immeubles destinés à l'administration et surtout à attirer les congrès que se partagent actuellement Cannes et Monaco. Nice va entrer dans le circuit, avec des bâtiments pouvant accueillir congrès, orchestres et troupes de théâtre qui y trouveront enfin le cadre et l'espace voulus. Cannes et Monaco attirent les grands artistes et les spectacles de grandes classes, ce qu'actuellement ne permettent pas le *Chapiteau* ou cette salle miteuse qu'est le *Casino Club*, à Nice.